

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, NOM-UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 20 juillet 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'EMPRUNT DU CHEMIN DE FER EN CHINE.

Une dépêche de Paris annonce que les banquiers continuent à ont demandé que soient renvoyées à plus tard les réunions des banquiers internationaux dans le but de consulter à cet égard leurs gouvernements respectifs, ont tant tardé à faire leur réponse, qu'il est très possible que les négociations en faveur de la participation américaine à l'emprunt Hankow Soochow de \$2,500,000, soient abandonnées.

Si tel était le cas, l'Amérique, semble-t-on croire, entamerait des pourparlers directs avec le gouvernement pour qu'il soit permis aux financiers américains de fournir la moitié des fonds de l'emprunt du chemin de fer en question.

Le bruit émanant de Pékin, que la Banque Banco-Chinoise compte être autorisée à fournir une partie de l'argent n'est pas plus en sérieuse. On fait remarquer dans certains milieux que la Banque est un pays qui ne prête pas; qui, au contraire, emprunte.

Il est possible, aurait dit un diplomate de l'Orient qui ne manque ni de perspicacité, ni d'expérience, que les financiers continuent à se servir de la réclamation russe comme prétexte, pour influencer la Chine en instaurant que si la participation américaine est permise, les autres nations demandent à être traitées de la même façon.

Des avis reçus à Paris de sources privées de Pékin représentent des opérations agissantes dans la capitale de la Chine comme approuvant le geste des Américains qui refusent d'accepter un quart seulement de l'emprunt, alors que les autres nations ont accepté un quart de l'emprunt, et la approuvent leur offre d'accepter un quart de l'emprunt pour la ligne entière. Cette façon de voir est partagée par nombre de banquiers à Paris.

Le parti carliste.

La mort de don Carlos ne laisse pas le parti carliste sans chef. don Jaime, le fils aîné du défunt en devient le chef.

En apprenant la mort de son père, don Jaime qui habitait Paris, est parti pour Varez pour assister à ses funérailles et aussi pour se conformer à la loi; car depuis que don Carlos s'était proclamé partisan du comte de Chambord, le Parlement français en 1871, avait édicté une loi bannissant pour toujours du sol français l'aîné de toute famille ayant régné en France. Don Jaime devenait prétendant à la couronne d'Espagne, et l'aîné par conséquent de la branche de sa famille, se trouve ainsi dans l'impossibilité de rentrer en France.

Bien qu'il n'y ait pas grande harmonie au sein des carlistes, la majorité des leaders semble croire que l'accession d'un chef nouveau donnera une impulsion nouvelle au parti. La veuve de don Carlos a reçu du Pape un télégramme de condoléances dans lequel le Chef de l'Eglise lui rappelle la fidélité de son époux à la religion de ses pères.

Le singe et le chat de Chateaubriand.

M. de Chateaubriand aime beaucoup les animaux. Il a eu longtemps dans son cabinet, un singe dont les tours le divertissaient. A cette époque, il s'occupait de mettre en ordre les écrits divers de M. de Fontanes avant de les livrer à l'imprimeur. Un jour, en rentrant, il voit venir son singe à sa rencontre, ayant un aspect paternel et déboussonné. "Ah! coquin, lui dit-il en le caressant, tu as brisé ta chaîne et tu es l'air honteux de ta faute." Il sonne; on rattrape le singe, et il ne pense plus à ce fait, fort minime en apparence. Mais lorsqu'il veut reprendre ses travaux, il trouve ses trois scribes: tous ses manuscrits ont disparu. Promenant les yeux autour de lui, il voit la corbeille à papier entièrement pleine; il visite le contenu de la corbeille: ce sont les manuscrits de M. de Fontanes! mais dans quel état!... Le singe les avait déchirés, et habile imitateur, ayant agi comme agissait son maître, il avait déchiré chaque feuillet en quatre parties; de sorte qu'avec un temps infini et une grande patience, il a dû moins de possible de rapprocher les morceaux et de reconstruire les écrits, sans aucune lacune.

Par la même occasion, M. de Chateaubriand visita les autres tiroirs de son bureau, lesquels restaient toujours sans être fermés à clef. Celui qui contenait ses décorations était vide. Que sont-elles devenues?... On cherche partout et longtemps; les recherches restent vaines. Ce n'est que cinq ou six jours après que le domestique, nommé d'ans "tête de lion" pour enlever les toiles d'araignée, aperçoit les décorations suspendues, avec une quasi-symétrie, à l'angle d'une corbeille de la pièce où le singe s'était hissé.

Pour éviter semblable accident, M. de Chateaubriand a confectionné le singe et l'a remplacé par un chat, qui reste couché et dormant sur la table de l'écrivain, pendant que se féconde et brillante imagination fait sortir de sa plume de si belles pages. Dans son honneur pour les bêtes, M. de Chateaubriand a poussé la bonté jusqu'à ce qu'il chat jusqu'à l'amuser au moyen d'un petit carton dont les membres se remuaient par des ficelles, que M. Chateaubriand lui-même tirait devant son chat, qui, lorsqu'il se levait, se précipitait contre le pantoufle. C'est dans son habitation à l'infirmerie de Marie-Thérèse que cet homme illustre et vénéré se livrait à ces jeux enfantins.

Mme SANS-GENE.

Quelques anecdotes extraites du second volume des "Souvenirs" du chevalier de Cussy, qui va paraître chez Pion.

Sur la maréchale Lefebvre, la célèbre "Mme Sans-Gené". Un jour, à l'ant de compagnie avec la maréchale Lannes, faire visite à je ne sais quel haut personnage, elle dit au portier de ce dignitaire: "Vous direz, pékin, que c'est la femme à Lefebvre qu'est venue, ainsi que 'la ce'le' à Lannes." Son mari, qui craignait les caprices du langage de la maréchale, se refusa longtemps à la conduire à la Cour. Cependant, sur la promesse solennelle qu'elle lui fit de ne pas parler et de se borner à voir, il consentit à la conduire, un soir, chez l'Impératrice. Placée à une partie de bouillotte, elle ne tarda pas à s'échauffer.

Sur un brelan qu'elle avait en main, elle joua tout l'or de sa bourse; un brelan supérieur la déçava. Durs son dépit, elle se laissa aller à frapper fortement du poing sur la table, en s'écriant: "Quel sacré N... de D... de guignon!... Je suis f...; il ne me reste pas un liard, et mon honneur sera fichtement fâché quand il sera comme ça!... ghisé entre les doigts..." Une autre fois, dans une occasion analogue, elle dit: "Je suis f...! Mais rentrant, au même instant, le regard impropre de son mari, elle se reprit ainsi: "Non, non, je ne suis pas f...; pardon, excuse! c'est un autre mot que je voulais dire. Je voulais dire f... Voyant de nouveau le maréchal mécontent, elle ajouta: "Que le diable emporte ce chien de langue!... Je voulais dire flambé..." C'est ridicule n'hésiter pas le cœur de cette excellente femme. On en fut un peu, mais elle est fort aimée. E. le est, croit-on, mariée secrètement avec un ancien aide de camp de son mari.

Prières contre la vivisection.

On sait que la vivisection, à dessein acharné, surtout en Angleterre où leur campagne est devenue chronique; mais on ne se doute guère des extrêmes auxquelles ces âmes sensibles sont capables de se porter. "The Lancet" publie une circulaire, qu'on distribue à Londres, où un certain M. C. annonce avec une ferveur fébrile la mort subite d'un des naturalistes anglais les plus connus pour s'adonner à la vivisection: "J'annonce, dit-il, cet acte de mort d'autant plus volontiers que je crois y être pour quel que chose. Depuis quinze jours j'adressais au Seigneur des prières ardentes pour qu'il daigne retirer de ce monde qu'il n'y a de nos vivisectionnistes les plus enragés. En présence d'un pareil succès dont je ne crois pas me flatter en vain, je conjure mes compagnons de foi d'imiter mon exemple; qu'ils n'oublient pas de joindre à leurs prières de chaque jour une oraison pour demander à Dieu la mort d'un vivisectionniste..." Le "Corriere della Sera" rappelle à ce propos qu'en 1336 l'empereur Constantin ordonna à Alexandre,

Van Gogh et Jan Toorop.

Nul n'est prophète en son pays. Tandis que les Français se disputent à prix d'or les œuvres de Van Gogh, ses compatriotes se demandent encore si c'est de la peinture. Un correspondant d'Amsterdam se plaint dans la "Gazette de Francfort" qu'aucun musée de Hollande ne possède de tableaux de Van Gogh et de Toorop, sauf celui de Dordrecht à qui un amateur, Mécène d'avant-garde, a donné toute une riche collection de peintures de ces maîtres. Même Meudag, qui a réuni des tableaux de tous les Hollandais modernes et qui les a offerts à son pays, n'a pas cru devoir admettre dans sa galerie nationale ces héros de demain. Pourtant, à Amsterdam, les moins libéraux des hommes et les moins exempts de préjugés ont commandé à Toorop, pour la nouvelle Bourse de Commerce, une décoration qui donnera à la postérité une haute et fastueuse idée de leur goût artistique. Trop flatteur! car cette décoration est encore méconnue et l'on ne sait jamais combien ces figures de "Fauçonneurs" et de "Moissonneurs" déplaissent aux marchands de blé. Ce n'est pas tout. La Société des Amis des Arts d'Amsterdam vient de refuser pour le musée de la ville le portrait, par Toorop, de Hendrik Muller, consul général de l'Etat libre d'Orange. "La Hollande moderne", écrit le correspondant de la "Frankfurter", est extrêmement pauvre en bons portraitistes. Il s'en révèle un admirateur en la personne de Toorop, et l'on désigne ses œuvres. Déjà les meilleurs tableaux de Maris, d'Isoëls, sont partis pour l'Amérique et les peintres de cette génération occuperaient dans nos musées une place indigne de leur talent. D'ailleurs, n'avaient-ils pas donné au public leurs propres collections. On s'aperçoit trop tard que Toorop et Van Gogh, si différents qu'ils soient de leur devancier, brisent au premier rang, pendant l'une des périodes les plus florissantes de la civilisation artistique."

L'étiquette au Japon.

L'étiquette est fort sévère pour les dames d'honneur de l'Impératrice du Japon. Jusque dans leur sommeil elles doivent observer une tenue sévère. Il leur est interdit de se coucher sur le dos et les bras ouverts; il faut qu'elles se pelotonnent discrètement et conservent une attitude officielle. Même rigoureux protocole en ce qui concerne la table. En guise de cuillers, elles maintiennent, comme on sait, de légers bâtons en argent ou en ivoire. Elles en ont trois paires à leur disposition: une pour la viande et le poisson, une autre pour les légumes, et la dernière, qui est sacrée, ne touche qu'aux plats offerts par l'Empereur ou l'Impératrice. Et voici un détail curieux sur leur nourriture: les oignons sont rigoureusement bannis d'un menu; ce légume exhale, en effet, une odeur désagréable pour leurs délicates narnes. Si une grande dame s'abaissait jusqu'à en manger, elle perdrait, sans retour, l'estime de ses collègues.

"Ibsen paraîtra."

"J'étais récemment pour affaires à Georgetown, ville de 30,000 habitants dans l'Etat de Nebraska raconte un chroniqueur parisien. Le soir venu, ne sachant à quoi m'occuper, je regardai l'affiche du théâtre et je lus: "L'Ennemi du peuple". L'auteur, M. Henry Ibsen, paraîtra en personne. Je n'hésitai point à me payer un billet, curieux de savoir comment l'impressionnisme se prendrait pour montrer au public un auteur décadent. Le premier acte s'achève assez foiblement; à la grande scène du second, le succès se dessine; à la fin de cet acte, on demanda l'auteur. Il parut; encore jeune, élégant dans son habit noir, un peu chauve et la figure entièrement rasée. A partir de ce moment, l'enthousiasme devint du délire; Ibsen dut revenir quatre fois. Après le spectacle, j'allai au bureau d'editorial et, feignant une grande émotion, je demandai où je pourrais voir l'auteur. On me dit qu'il soupait à l'hôtel en face du théâtre. J'y cours et je le trouve attablé avec un inconnu: "Mon cher monsieur Ibsen, lui dis-je en lui touchant l'épaule, j'ai vu que vous êtes mort depuis plusieurs années; comment êtes-vous ici?" Ibsen me regarde et, secoué de tressaillements, me dit: "C'est moi et continue de manger; mais son compagnon, tout pâle d'inquiétude, s'écria: "Au nom du ciel, laissez-vous! vous allez nous ruiner!" Je le rassurai de mon mieux, protestant que pour rien au monde je ne voulais lui faire du tort; il reprit peu à peu confiance et me livra son secret: "Je suis, dit-il, âgé de 70 ans et j'ai voyagé de ville en ville avec Monsieur qui fait l'auteur. Mon Dieu! c'est bien innocent. Le public aime cela; quand on lui montre l'auteur, il réclame d'enthousiasme. A l'heure de l'arrivée, Ibsen, tantôt Dumas, tantôt Sardou. Une fois même, il a fait Schiller."

Contre la tempérance.

Il vient de se former à Christiania une Ligue contre la tempérance. Elle se nomme "l'Union nationale des amis de la modération". Sa devise est: "Pour la liberté contre la tyrannie légale". Elle compte parmi ses fondateurs le ministre Michelsen, qui fut le principal artisan de la Révolution de 1905, le docteur Frithjof Nansen, explorateur de pôle, et maintes personnalités non moins considérables dans les sciences et les arts. Inutile de dire que ces hommes éminents ne prêchent point l'abstinence à leurs compatriotes; ils protestent seulement contre les excès de la modération. Ceux-ci ont fourni l'occasion de cette levée de boucliers en demandant pour la Norvège une loi pareille à celle qui est depuis un an appliquée en Finlande et qui interdit le débit des boissons spiritueuses. Ils eurent ainsi réprimer l'ivrognerie qui fait de nos grandes villes suédoises, des ravages terribles. Leur intention est excellente. Pour préparer cette loi, M. Bagge, ministre des finances, voudrait prescrire une statistique où serait mentionnée non seulement la consommation de l'alcool dans les cabarets et autres lieux publics, mais encore la consommation dans les demeures privées à chaque réunion et fête de famille. Cette curiosité de la part de l'Etat a semblé inouïtable; devant les protestations du Storting, le gouvernement a dû retirer le projet de M. Bagge. Mais dans une précédente séance, le Parlement avait frappé de distilleries d'une taxe qui pèse lourdement sur la fabrication locale, tandis que les spiritueux étrangers, protégés par les traités de commerce, échappent à cet impôt. La production de l'alcool étant pour la Norvège une des principales sources de richesse, on comprend avec quel élan elle a vu naître la Ligue contre la tempérance et l'Union des amis de la modération.

Affidavit contre la direction du Théâtre Greenwall.

Sur la recommandation de Mlle Jean Gordon, inspecteur des fabrications, un affidavit a été formulé ce matin par l'inspecteur de police O'Conner contre la Jack Singer Musical Company qui donne des représentations au Théâtre Greenwall. Cette compagnie est accusée d'avoir violé l'acte 301 de la Législature qui interdit d'employer des enfants au-dessous de 14 ans. Deux enfants Rosemary et Joseph Shields, âgés respectivement de 10 et 13 ans, font partie de la troupe qui joue sur la scène de ce théâtre, et il a été interdit au gérant de les faire débiter par terre en public.

ASSEZ DE GUERRE.

Barcelona, 20 juillet.—Pendant l'embarquement, aujourd'hui, de nouvelles troupes devant renforcer les soldis espagnols à Melilla, le peuple paradait les rues, criant: "A bas la guerre."

ATHENEES LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1909-1910. PROGRAMME. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "L'Amérique est-elle un pays de progrès?"

FREDERIC MISTRAL ET SES ŒUVRES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1910 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de 500 francs, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reprise sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel.

Edouard BROWN, F. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Détournement.

Un aigle du nom de Geo. Puryear a été arrêté en sa demeure, avenue Washington, hier soir, par les détectives Meilen et Griffin. Il est accusé d'avoir détourné \$145 au préjudice de sa loge des Chevaliers de Pythias.

ARRESTATION.

Un individu du nom de Geo. B. Smith a été arrêté hier matin par les détectives Ford et Schaeffer. Il est accusé d'avoir volé \$70 au préjudice de la Southern Extracting Co.

VOL.

Ces jours derniers un voleur inconnu a pris une charrette évaluée à \$105, appartenant à Alfred Scherling que celui-ci avait laissée près du nouveau bassin.

Autre Vol.

Hier matin vers onze heures un voleur est entré dans le magasin de Mme Rosalie Weiner, rue Bourbon, n° 1804, et y a pris un petit contenant des vêtements d'une valeur de \$52.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: 15.00 par an; 6 mois 8.00; 3 mois 4.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Parussons le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 6.00 par an; 3 mois 3.50.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition paraît chaque dimanche matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 4.00 par an; 3 mois 2.50.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

Publié le 21 juillet 1909

LE HIBOU GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Asses inspecteur principal de la Sûreté

FRISCOHAMA

PREMIERE PARTIE

VI

LES SUPPOSITIONS DE M. MAJOR

Vauvert. Est-ce que M. de Gérviel se serait cambriolé lui-même?

Il faut pardonner aux policiers l'audace de leurs suppositions, car ils ont pour mission de tout expliquer. Mais, au bout d'une seconde de réflexion, Vauvert avait reconnu l'absurdité de son hypothèse.

Dans le jardin, il rejoignit son chef, et, de premier coup d'œil, vit qu'il y avait du nouveau. Major avait, au coin des lèvres, ce demi-sourire goguenard et, si l'on ose dire un peu fermé, qui le rendait si curieux à observer.

—Eh bien, Vauvert? —Eh bien, monsieur Major, fiasco complet. —Ah! ah! Les domestiques? —N'ont rien vu. —Mais encore? —Bien à faire, vous dirai-je! Ce sont tous de braves gens, et M. de Gérviel d'ailleurs ne peut admettre qu'on les soupçonne. —Où avez-vous votre impression? —Entièrement, monsieur Major. —Et comment vous expliquez-vous le vol? —Je ne m'explique pas! —C'est peut-être un miracle! —Je ne crois pas aux miracles, monsieur Major. Mais je ne peux comprendre comment notre voleur ou nos voleurs — se sont introduits dans une pièce dont M. de Gérviel avait la clef dans un poche, dont toutes les fenêtres

sont restées fermées, et qui n'ont pas un carreau de cassé. —Alors, mon garçon, il faut bien admettre le miracle! répondit Major en riant. A propos? —Quoi? —As-tu regardé dans le trou de la serrure? —Notre voleur y est peut-être resté? —Vauvert leva sur le chef son regard intelligent. —Monsieur Major, dit-il, vous vous payez ma tête! Ne puis-je être mis au courant? —Tiens! regarde! répondit Major, en entraînant son agent au milieu d'un sentier. —Oh! oh! se dit Vauvert: si le patron me tait, c'est qu'il est rudement content. —Il ajouta tout haut: —Je regarde, patron, je ne vois rien. —Par terre! —Tiens! des flocons de plume. —Où, perplexe l'inspecteur? Et te conclus? —Que notre voleur s'est enfui par le toit, en remontant son matelas, démonté par la secousse de la dynamite. —Tiens bien! oh même le sentier? —A la palissade qui borde le terrain vague. —Bon. Viens par ici, maintenant! —Et Major entraîna son agent vers la clôture qui séparait le jardin de M. Gérviel du jardin de l'hôtel voisin. —Que vois-tu?

—Un massif de lilas, d'ailleurs défilé. —Imbécile! ce n'est pas ce que je te demande! —Je vois des feuilles tombées par terre et des branches cassées. —Voilà des flocons de plume? —Non. —A l'ora? —Eh bien, c'est par ici que notre voleur s'est enfui. —Est-ce clair, maintenant? —Mais pas du tout! s'écria l'inspecteur Vauvert. —Allons! je vais t'aider. Approche un peu. —Et Major s'approcha de mur de l'hôtel, sous les deux fenêtres donnant sur le jardin voisin. —Regarde encore. —Le long de mur? —Tiens! il y a des éraflures! parfait! Notre homme est monté par là. C'est égal: si la chose est possible, elle n'est pas commode. —Il se fit qu'elle soit possible! répondit plaisamment Major. —Il est donc monté par cette fenêtre continue Vauvert, et peut-être a-t-il pris le même chemin pour redescendre. Le sol est fouillé, justement là! —A la bonne heure, mon garçon: tu commences à raisonner juste. Tu es compris cette fois? —Pas du tout, monsieur Major! S'il est entré et sorti par la fenêtre, comment se fait-il que cette fenêtre soit fermée? —Tu as bien interrogé tous les domestiques? demanda Ma-

jeur, répondant à la question par une autre question. —Mais oui, je vous le répète: —Et ce sont de braves gens! —J'en suis sûr! J'ai l'habitude, vous savez! —Eh bien, mon garçon, tu n'as pas assez l'habitude, car je te jure qu'il y a au moins une fripouille parmi tous ces braves gens! —Et frappant sur l'épaule de Vauvert, Major ajouta: —Pas un mot, hein? Garde tout ce pour toi. —Où est ompré! —Remontons là-haut: M. de Gérviel doit nous y attendre. —En effet, le diplomate était dans son cabinet de travail, avec Antoine et Passadieu. Celui-ci était venu accompagné de Raymond, qui devait passer toute la soirée avec Hélène en attendant la retour de Mme de Gérviel. —Eh bien monsieur? —dit vivement le marquis, qui se leva pour aller à la rencontre de Major, avec vos quelques indices? —Monsieur le marquis, répondit l'inspecteur de la sûreté, permettez-moi de faire appel à votre mémoire. Vous souvenez-vous d'avoir perdu la clef de cette pièce où nous sommes restés? —M. de Gérviel réfléchit un instant. —Non, dit-il, ça, je suis absolument sûr de n'avoir jamais perdu cette clef. —Il ajouta:

—Pourquoi cette question? —Oroyez-vous qu'on a pénétré dans mon cabinet par cette porte? —Je ne le crois pas, répondit Major, mais j'en suis sûr. —M. de Gérviel secoua la tête, en signe de dénégation. —A ce moment, le valet de chambre du marquis, le vieux Germain, entra dans le cabinet de travail. —Qu'y a-t-il, Germain? —J'ai défendu qu'on pénétre ici. —Monsieur le marquis, c'est un garçon de recettes qui veut absolument vous parler. —Mais... —Pardou, monsieur le marquis, il prétend avoir des choses très importantes à vous dire, ainsi qu'à ces messieurs. Il affirme qu'il est connu. —Faites entrer, en ce cas! ordonna M. de Gérviel, après avoir cessé Major de regarder. —Que désirez-vous, mon ami? —dit-il au garçon de recettes, dès que celui-ci fut introduit. Je suis, vous le voyez, très occupé. —Major sollicita de rire: —Vous ne reconnaissez pas ce brave Constant? s'écria-t-il. Parle, Constant! Tous mes compliments: tu t'es grimé à merveille. —Monsieur l'inspecteur, dit l'agent, il y a devant la grille une drôle de vieille mendicante. On la connaît par ici, puisque toutes les soirées m'ont dit son nom: la mère Peas-Rouge! Mais cette vieille a des yeux, qu'on

dirait de la braise, et ce qui se passe ici à l'air de l'intéresser beaucoup! —Oh! oh! dit Vauvert. —Tu sais donc quelque chose, toi? —Je sais que la mère Peas-Rouge a causé une fièvre pour pas plus tard qu'hier, à la gouvernante de Mlle de Gérviel. —C'est exact, dit le marquis. —En effet, fit Passadieu, ma fille m'a raconté ça. Cette mendicante était ivre. Elle se grisait dans tous les cafés du Trocadéro. —Où est tout, Constant? demanda Major. —Où! fait-il avoir l'œil sur la Peas-Rouge? —Fais ce que tu voudras! mais un œil seulement. Occupe l'autre ailleurs! —Bon, fit Constant. Je vais changer mon costume! —Et il sortit. —Major qui venait de regarder à la fenêtre, vint se rasseoir en face de M. de Gérviel. —Un renseignement, je vous prie! dit-il. Savez-vous qui habite l'hôtel à côté de nous? —Non, ma foi! fit le marquis. Et toi, Antoine, le sais-tu? —Pas très bien, mon père. J'ai entendu parler d'un vieux monsieur un peu excentrique, un ancien Garibaldi, dit-on. D'ailleurs, ceux qui disent ça ne savent pas pourquoi. —Il s'appelle? —M. Coran, je crois.